

bles de toutes les charges : ainsi ses prétentions, étant toujours injurieuses à la Noblesse, la rendoient d'autant plus opiniâtre à la défense, qu'elle en étoit plus vivement blessée. Le parti victorieux, quand il étoit rassasié de sang & de proscriptions, faisoit des loix, non pour ramener l'ordre public, mais pour affermir sa supériorité. Quand le peuple l'emportoit, la Noblesse renonçoit à ses titres, afin de parvenir aux emplois. Quand elle prévaloit à son tour, le peuple restoit asservi & écrasé. Quand il reprenoit le dessus, la Noblesse se confondoit bientôt avec lui pour aspirer aux charges, & par conséquent se dégradoit & s'avilissoit. Dans l'ancienne Rome, au contraire, il ne résulroit guères des troubles intérieurs que de bonnes loix qui rétablissoient le calme; & si le Sénat étoit quelquefois humilié par le peuple, jamais il n'étoit avili. Le peuple lui-même toujours Citoyen, après ses avantages, devenoit plus noble & n'étoit plus insolent : de sorte qu'à Rome le Patricien vaincu, ne cessoit jamais d'être Patricien; & le Plébéien vainqueur n'aspiroit qu'à devenir Patricien. La rivalité qui regnoit entre ces deux Ordres, ne se déployoit donc que sous le voile d'une ardente émulation pour le bien public. Pour le procurer, l'un étoit jaloux de sa supériorité, & l'autre ne visoit à l'égalité que pour y contribuer davantage. Florence fut plus fortunée que Rome : la famille des Médicis lui donna des Chefs, qui firent sa gloire & son bonheur. Dans ses Empereurs, Rome eut souvent des Princes odieux ou foibles, qui ne savoient ni honorer, ni défendre leur Trône.

Il y auroit bien de semblables réflexions à
faire